

« JOUER POUR VRAI »¹

louise quintal

L'auteure s'intéresse aux voies de passage de l'irreprésentable au représentable, dans ce qu'elle qualifie de passage de l'hallucinatoire au jeu. Prenant appui sur la théorisation de Piera Aulagnier sur la pensée, notamment sur sa conception de la nature et de la fonction du fantasme, elle inscrit le jeu dans une stratégie cognitive qui consiste à ne reconnaître la réalité traumatique que là où on s'attribue sur elle un pouvoir d'annulation. La compréhension du caractère structural de la négation dans le fonctionnement psychique amènera l'analyste à accepter de jouer le rôle qu'inconsciemment certains patients lui assignent dans des scénarios dont il devient le co-signataire à son corps défendant. L'entreprise est hasardeuse et n'a rien de ludique car elle menace ses assises identitaires; la renonciation à la maîtrise qu'elle suppose entraîne un questionnement obligé de son rapport au savoir et à la certitude

Qui n'a déjà fait l'expérience de ces situations si lourdes d'émotion qu'elles reviennent hanter l'esprit en un film qui repasse, inlassable, sans paraître pouvoir s'arrêter? Images lestées d'un émoi qui cherche à se décharger sans y parvenir. Par la reprise imaginaire de l'action, analogue à celle de l'enfant qui, lui, la matérialise dans son jeu, s'installe une tentative de maîtrise de l'affect envahissant. Le dégagement ne sera possible qu'à la condition d'identifier cet affect, de le nommer en l'associant, non pas aux événements réels qui constituent une butée aveuglante, mais au désir qui en sous-tendait le déroulement. Le fantasme, expression du désir inconscient, apaisera l'angoisse parce qu'il lui aura donné un sens.

Mais il existe des expériences dont les traces demeurent à jamais forcloses, inaccessibles. L'observateur assiste pourtant à un film, celui de la répétition transférentielle, qui tourne lui aussi à vide. Non pas qu'il soit impossible d'y trouver une signification, mais la communication de cette dernière au principal intéressé n'apporte aucun soulagement et n'interrompt pas la répétition. Au contraire, les images transférentielles acquièrent une vivacité hallucinatoire qui les font confondre avec la réalité.

J'essaierai dans ces pages de cerner certaines conditions de passage de l'irreprésentable au représentable, dans ce que je qualifierais d'un passage de l'hallucinatoire au jeu, en mettant l'accent sur le rôle crucial du partenaire de jeu. Le lecteur voudra bien me suivre auparavant dans une explicitation des formes premières de l'activité psychique, sur les chemins incertains d'une naissance, celle de la pensée.

Il a fallu attendre Bion et Aulagnier pour assister à l'émergence d'une véritable théorie psychanalytique de la pensée. Les assises de cette théorie demeurent toutefois celles établies par Freud avec son concept de pulsion, ce concept limite entre le somatique et le psychique. Pour ce dernier, rappelons-le, l'activité

psychique est essentiellement un travail de transformation somatique. C'est au moment inévitable où l'expérience de satisfaction fait défaut qu'apparaît l'activité de représentation. Le retour de la tension corporelle réactive le souvenir de l'image de l'objet qui avait apaisé le besoin et « fournit tout d'abord quelque chose d'analogue à une perception, c'est-à-dire une hallucination. » (Freud, 1895, 338). La satisfaction hallucinatoire du désir s'obtient par le réinvestissement de l'image de l'objet satisfaisant. La représentation est une trace du plaisir et elle permet de retrouver le plaisir. « Le manque renvoie à l'absence de l'objet. Cette absence de l'objet est ce qui en active la représentation. La représentation est un leurre, un « trompe-la-faim » mais au moins permet-elle le détour de l'activité psychique, elle est avant tout médiation », résume André Green (Donnet et Green, 1973, 253)

Aulagnier parle ici du *scandale du fonctionnement psychique*. Que fait la psyché lorsqu'elle est informée d'un état de déséquilibre, de souffrance du corps? Elle hallucine une situation qui vise à nier cet état de manque. Sa première réponse *naturelle* est de nier le besoin, de méconnaître le corps et de ne connaître que l'état de plaisir qu'elle désire retrouver. Scandale qui dévoile la présence originelle du rejet de vivre au profit de la quête d'un état de repos, de non-désir. Laissé à lui-même, un tel organisme ne pourrait que mourir. « L'amour que l'on porte à la représentation est l'envers, mais aussi le corollaire, de la haine que l'on porte au besoin... Tout surgissement du désir de représenter a sa source dans le désir de forclure la possible irruption du besoin... » (Aulagnier, 1975, 51)

L'activité de représentation est donc régie par la recherche de plaisir. Aulagnier identifie un *plaisir de penser*. « Tout acte de représentation est coextensif d'un acte d'investissement, et tout acte d'investissement est mû par la tendance propre à la psyché de préserver ou de retrouver un éprouvé de plaisir » (Aulagnier, 1975, 31) C'est là le plaisir minimal indispensable pour qu'il y ait vie psychique. Mais pour que naisse le désir de retrouver l'objet d'apaisement du besoin, il est nécessaire que le contact avec celui-ci ait procuré un plaisir suffisant, lequel ne surgit selon elle que si l'expérience a apporté du plaisir aux deux entités en présence, à la mère aussi bien qu'à l'enfant. Le plaisir de l'enfant passe par celui de la mère, souligne-t-elle.

Que se passe-t-il lorsque l'expérience de la rencontre avec le monde en est une de déplaisir? Dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud stipule que « tout événement pénible engendre une répulsion, une tendance qui s'oppose à l'investissement de l'image mnémonique hostile » (Freud, 1895; 1979, 340) Il qualifie ce désinvestissement de « défense primaire » qu'il distinguera ultérieurement du refoulement. Cette relation entre le déplaisir et la représentation est, selon Aulagnier, plus essentielle pour comprendre le fonctionnement psychique que ne l'est la relation entre le plaisir et la représentation. Chaque fois, dit-elle, que la persistance du besoin oblige l'activité psychique à se représenter ce qui lui cause du déplaisir, on assiste à une haine radicale pour une activité de représentation dont la fonction était d'annuler la perception du besoin. Elle postule la présence de deux visées contradictoires du désir, l'une de réunification à l'objet qui procure du plaisir et l'autre de disparition, de destruction de l'objet qui cause du déplaisir. Conséquemment, la représentation de l'objet pourra se faire tout

autant support d'une tendance à s'y fixer que support d'un souhait de la détruire. Une même ambivalence concernera le corps, perçu tour à tour comme un ensemble de zones érogènes et comme un ailleurs abhorré, chaque fois qu'il vient dénoncer les limites du pouvoir de la psyché.

Une des thèses les plus fortes d'Aulagnier sera de postuler la fonction de spécularisation de la représentation. Dès l'origine de l'activité psychique, bien avant le stade du miroir décrit par Lacan, le représenté constitue le miroir de l'instance qui le représente. « Toute création de l'activité psychique se donne à la psyché comme reflet, présentation d'elle-même, force engendrant cette image de chose dans laquelle elle se reflète » (Aulagnier, 1975, 58) Or, au tout début de la vie psychique, on postule un état d'indistinction entre soi et le monde extérieur. Aulagnier nomme pictogrammes ces premiers représentants psychiques des stimuli qui prennent origine dans le corps. Le pictogramme est une image d'objet-zone complémentaire. Les deux parties qui la composent sont représentées sous une forme indissociée. Entre elles, il y a une relation de complémentarité et d'interpénétration réciproque. Selon que le sein, par exemple, s'avère source de plaisir ou de déplaisir, il se produira des images d'une bouche fusionnée à un sein ou d'une bouche essayant d'arracher le sein. Le pictogramme est la représentation hallucinée d'une dualité mais qui a la particularité d'ignorer la dualité qui la compose.

Ce sera donc la représentation primitive d'un objet-zone complémentaire qui deviendra la première représentation que l'activité psychique se donnera d'elle-même. Et c'est ce reflet d'elle-même, ce pouvoir d'auto-engendrer l'objet et l'état de plaisir que l'activité psychique contempera et investira dans le pictogramme d'un sein-bouche fusionnés. De la même façon, le manque d'objet sera vécu comme défaut de la zone érogène, comme présentation d'une psyché manquant de pouvoir sur le plaisir et source engendrant sa propre souffrance. D'où la haine envers elle. Lorsqu'il y a désinvestissement d'une représentation pictographique, il y a destruction non seulement d'un objet mais aussi d'une zone érogène, source de l'excitation.

Les formes premières d'activité de la psyché empruntent au modèle somatique. Au corps qui avale et vomit, inspire et expire, correspond une psyché qui prend en elle l'information source de plaisir et rejette hors d'elle une information source de déplaisir. Ces schèmes relationnels ne conduisent pas Aulagnier à postuler comme Freud l'existence d'un Moi-plaisir purifié où le Moi est identifié au plaisant tandis que le déplaisant est identifié au dehors, au non-Moi. Selon Aulagnier, au tout début de la vie psychique, il y a des représentations d'un soi-monde et d'un soi-néant. Le vu, l'entendu, le goûté seront ou bien perçus par la psyché comme une source de plaisir auto-engendrée par elle, ou comme une source de déplaisir également auto-engendrée. Cette opération inaugurale du jugement d'attribution échoue, de toute façon, dans son entreprise d'établir une limite originaire entre le dedans et le dehors, a fait remarquer André Green. L'excorporation du mauvais ne résout rien. Elle ne constitue pas un véritable dehors car l'expulsé revient dans une tentative de néantisation mortifère de toute la psyché (Green, 1982, 279-280)

Nature et fonction du fantasme selon Aulagnier

Qu'il s'agisse d'un sein ou d'un sein-bouche hallucinés, l'écart est grand entre ces premières formations élémentaires qui témoignent d'un travail psychique et cette autre, beaucoup plus élaborée, qu'est le fantasme. Aulagnier restera fidèle à Freud dans sa conception du fantasme et des processus primaires mais elle l'enrichira de développements inédits aux incidences cliniques percutantes. Dans la théorie freudienne, les tout premiers fantasmes ne sont pas réductibles à des fantasmes d'objets visés par le désir. Ils sont plus élaborés que cela. Ce sont des scénarios, des scènes organisées qui figurent d'une façon plus ou moins déformée par des processus défensifs l'accomplissement d'un désir inconscient. Et le sujet y est toujours présent.

Mais le phantasme (c'est ainsi qu'Aulagnier l'orthographe) n'apparaît qu'avec la reconnaissance de l'autre comme séparé de soi. Ne retrouve-t-on pas toujours, dans le scénario, deux objets distincts? Leur relation en est une d'union ou de rejet et non de fusion ou de destruction comme dans le pictogramme. Un acte les unit ou les sépare : un sein nourrissant une bouche, un sein se refusant à ou rejetant une bouche. Ce sera la manière qu'auront les processus primaires de métaboliser le modèle sensoriel somatique du « prendre en soi » et du « rejeter hors-soi »

Ce qui sera mis en scène sera le désir d'un phantasmant qui ignore toutefois être le metteur en scène et qui attribue son désir à l'autre. Si un fragment du monde a pu être reconnu extérieur à soi, il sera en revanche rendu conforme à la visée du désir. Le phantasme reconnaît et méconnaît à la fois l'existence d'un hors-soi puisqu'il y a bien deux psychés mais un seul désir, le hors-soi n'étant qu'un espace de projection. L'aire phantasmatique est une aire de fonctionnement soustraite, on le sait, au principe de réalité. Sa logique est celle du désir. Le phantasmant comprend tout ce qui lui arrive comme étant le résultat d'un désir. Non pas le sien. Mais celui d'un autre sur lequel il projette le sien. Lorsque le plaisir fait défaut, il ne peut y voir que le résultat du désir de l'autre de ne pas le lui procurer ou de lui enlever. Le corollaire en est que ses éprouvés lui paraissent soumis au bon plaisir de l'autre dont le désir sur lui serait tout-puissant. L'effet d'aliénation d'une telle situation éclate au grand jour dans les relations dites passionnelles où l'autre est déclaré détenir le pouvoir exclusif de rendre le sujet heureux ou malheureux. Toutefois, le grand mérite du primaire est de donner un sens à ses productions psychiques; il s'agit toujours d'un état affectif de l'enfant causé par le désir de la mère.

La projection du désir propre sur l'autre aura également comme conséquence d'introduire en sus des deux objets impliqués dans le scénario, un tiers regardant. Le troisième objet, c'est celui qui contemple la scène de l'extérieur, c'est le regard supposé éprouver le plaisir ou le déplaisir résultant du tout-pouvoir du désir de l'autre.

La psychose et son paradoxe : l'appel au persécuteur comme manœuvre de survie

Dès la *Violence de l'interprétation*, Aulagnier propose une hypothèse de la plus haute importance pour la compréhension de la psychose. Le fantasme offre la possibilité de transformer le désir d'autonéantisation que le plaisir-déplaisir provoquait à l'originnaire (au temps du pictogramme) en un *désir de déplaisir*. Si le déplaisir est le résultat du désir de l'autre, il peut devenir source de plaisir et secondairement être investi et pensé puisqu'en l'éprouvant on devient conforme à ce que l'autre désire. Le phantasmant ne désire pas que le monde s'anéantisse mais seulement qu'il corresponde à l'image qu'il s'en fait.

« La psychose est la conséquence de l'échec qu'a périodiquement rencontré l'enfant dans ses tentatives d'interposer entre soi et une réalité cause d'un excès de souffrance le fantasme comme interprétation causale », affirme Aulagnier (1991, 344). Au temps de sa prime enfance, il n'a pas rencontré les conditions qui lui auraient permis d'y recourir. Pour pouvoir imputer son désir à l'autre, il faut au préalable rencontrer sur la scène du réel un objet qui se fasse le support d'une telle interprétation, c'est-à-dire un objet qui vous investisse, qui vous constitue objet de son désir, qui vous dise « Je veux te rendre heureux parce que je t'aime ». Le *Je* pourra alors à bon droit considérer sa vie et sa présence comme nécessaires au plaisir de l'objet. De même, il pourra interpréter sa souffrance comme l'effet du désir de cet autre qui en substance pourrait lui dire « Je souhaite te faire mal parce que je t'en veux de m'avoir frustré ou blessé ». Sa souffrance pourra être érotisée du fait d'être devenue la condition de la jouissance d'un autre qui l'a investi.

Chaque fois que le *Je* ne trouve plus sur la scène du monde un objet qui lui permette d'érotiser sa souffrance, chaque fois qu'il ne rencontre plus que des êtres qui l'ignorent en tant que sujet singulier et différent, pour qui il n'est qu'un corps sans nom, il ne lui reste qu'à choisir entre la mort et l'appel au persécuteur.

La relation persécutive qu'Aulagnier considère au fondement des relations que le *Je* psychotique établit avec le monde, peut être définie comme une relation avec un objet qui a sur lui un pouvoir et un vouloir de mort alors même que sa présence et le lien qui l'y unit sont nécessaires à sa vie. L'objet persécuteur est bien un objet sur lequel la haine du *Je* est projetée. Mais cet objet, tout fantasmatique qu'il soit, ne fait plus partie du registre du désir. « Dans la forme première d'une relation persécutive ce n'est pas du plaisir ni du jouir que le persécuteur est supposé poursuivre » (Aulagnier, 1991, 321). Si l'on examine les motifs que le *Je* invoque pour expliquer le désir qu'on a de vouloir le tuer, on retrouvera tantôt l'absurdité d'un sans cause (on n'en connaît pas les motifs, il en a été décidé ainsi, on a commis un crime qu'on ignore soi-même) et tantôt une haine à satisfaire (on veut votre mort parce que vous détenez une vérité qu'il faut cacher, parce que vous menacez un clan, un pouvoir, parce qu'on a fait de vous un bouc émissaire). Il s'agit d'un vouloir mettre à mort et non d'un désir. Le terme de désir ne peut être dissocié de celui de plaisir, de l'attente d'un plaisir, de l'attente d'un objet source de jouissance. Or, le persécuteur a peur de vous, il veut se venger, il veut vous faire expier. Il ne recherche pas un éventuel plaisir. Le maintien de son emprise sur sa victime est, dans l'esprit du persécuté, une condition de la survie du persécuteur. Il

s'agit d'auto-conservation, de vie et de mort et non de sexualité, de plaisir. Le prototype de la haine, postulait Freud, se trouve probablement dans le champ de l'auto-conservation. Dans une telle situation, le *Je* substitue à une réalité inapte au fantasme une autre réalité qui va lui permettre de vivre contre un haïssant à défaut de vivre pour un désir.

L'autre choix qui s'offrait à lui était de mourir. Car la réalité redevenait trop proche d'une représentation pictographique où la haine paraissait ne pas avoir d'explication causale parce que l'objet frustrant et haï était confondu avec la zone érogène qui désirait cet objet et qui faisait dès lors du corps propre l'ennemi à abattre. Car le *Je* a l'illusion qu'il cesserait de souffrir s'il pouvait faire taire les exigences de ce trouble-repos impossible jamais à satisfaire. La souffrance qui ne peut être interprétée comme résultant d'un désir humain apparaît comme auto-engendrée. L'auto-engendrement ne renvoie pas au désir propre comme on pourrait le croire mais aux lois de fonctionnement de la psyché, de l'état de vivant. La souffrance est interprétée comme un effet de lois structurales sur lesquelles l'homme n'a aucun pouvoir, de forces naturelles qui ignorent la singularité du sujet humain. L'auto-causalité est assimilable à une absence de causalité, à une absurdité. C'est ce qui entraîne un désir de non-désir, un désinvestissement de sa propre activité psychique et une impossibilité de penser.

Le corps propre retrouve sa potentialité persécutive. La souffrance, qu'elle soit causée par la non satisfaction des besoins physiologiques ou celle des besoins érogènes induit un désir de détruire le corps mais ce dernier est impossible à désinvestir car il se présente aussi comme lieu de satisfaction du besoin et siège de tous les plaisirs. La vie ne peut continuer sans lui. Le corps est le premier objet qui s'est présenté à l'enfant comme ayant sur lui un pouvoir de souffrance et de mort tout en étant indispensable à sa vie. Pour pouvoir continuer à l'investir, il lui faut extrapoler ce pouvoir persécutif à l'extérieur. La haine pour le persécuteur est celle qui s'adressait au corps propre. Aulagnier attire ici l'attention sur un fait d'observation clinique. Plus grave est la menace qui pèse sur le corps, plus grand sera l'investissement du corps *victime* et non cause de souffrance et de mort. D'accuser un virus ou un accident permet de maintenir un verdict de non-culpabilité à l'endroit d'un corps dont le caractère mortel n'échappe pourtant à personne. Qui plus est, parallèlement aux causes démontrées, persisteront des causes fantasmatisques. Le jeune enfant qui pleure parce qu'il a mal au ventre ou parce qu'il a peur de mourir pense que sa mère aurait pu lui éviter cette souffrance si elle avait voulu. L'adulte qui connaît les causes scientifiques de son mal redevient l'animiste qu'il n'a jamais cessé d'être lorsqu'il impute à sa négligence, à ses excès, à son refus du bonheur ou à un message divin la maladie dont il est atteint. On connaît aussi la généralité des plaintes hypocondriaques dans la psychose et la dimension persécutive de l'hypocondrie. Un désir humain, le sien ou celui d'un autre devient l'explication causale qui préserve la présomption d'innocence du corps.

L'interprétation du pictogramme : une figuration parlée...

L'analyste rencontre parfois dans la cure des psychotiques des moments où il perçoit chez son patient une menace d'effraction. Des signes « blancs » le lui annoncent (immobilité, silence dont il sent l'épaisseur, regard qui ne voit plus) de même que l'effet produit en lui par ces signes. Il peut supposer que le patient est envahi par un sentiment qui le cloue sur place, par de l'effroi ou de l'horreur, mais il n'a pas accès à la représentation qui le suscite parce que celle-ci fait partie pour ce dernier de l'indicible. C'est un moment d'auto-rencontre pour lui, c'est-à-dire de rencontre avec une cause de l'affect produite par la psyché de celui qui l'éprouve. Il ne peut pas prendre la distance nécessaire pour imputer à l'analyste la responsabilité de ce qu'il est réduit à contempler, sidéré, à l'intérieur de lui-même. Ce sont des moments de rupture transférentielle également, des moments où l'analyste ne peut s'appuyer sur la causalité transférentielle pour interpréter, c'est-à-dire pour donner un sens nouveau à la situation actuelle en la reliant à une situation passée. Lorsqu'il lui est possible de le faire, c'est que le sentiment qu'on lui manifeste est exprimable et doté d'un sens communicable. Et pourtant, rien d'essentiel ne pourra être transformé dans l'économie libidinale du patient si une liaison ne peut être établie entre des images de mots et des images de choses dotées d'une qualité affective particulière. Alors, la tâche de l'interprète, dans ce qu'elle a de plus ardu, sera de trouver des mots qui rendent figurables ces représentations de choses non pensables dans leur forme naturelle, c'est-à-dire dans leur forme originelle, d'offrir au sujet un tableau qui redétourne son regard vers l'extérieur, un « vu » apte à tirer à lui une partie de l'affect qui accompagnait la représentation indicible. Une image, fût-elle intérieure, introduit une séparation entre le regardant et le regardé. Contempler une image de soi implique de ne pas être soi-même l'image regardée. Le vu est forcément distinct du regardant.

Une figuration proposée par Aulagnier à l'un de ses patients fut formulée dans les termes suivants : « Quand l'enfant vomit, il voit dans cette flaque sale qui se répand, qu'on éponge avec dégoût, lui-même et son propre corps .” (Aulagnier, 1991, 350) Avec une telle proposition au plus près d'une représentation pictographique, le sujet pourra éprouver du dégoût sans être pour autant « ce qui dégoûte et ce qui s'auto-vomit ». Il parviendra à penser ce qui lui arrive grâce à cette mise à distance et la liaison entre l'image d'un vomi et son sentiment de dégoût horrifié, en plaçant ce dernier dans un nouveau contexte, créera un sens qui rendra son « en plus » d'affect moins angoissant.

... par un interprète perméable à l'étrangeté et à l'étranger

La théorie et l'expérience du travail analytique, de même que la référence à l'entendu de l'histoire du patient ne suffiront pas à assurer l'émergence de telles figurations à l'esprit de l'analyste. Celui-ci devra puiser dans les images auxquelles son analyse personnelle et son auto-analyse lui auront donné accès, les images qui auront réussi à donner forme aux productions les plus lointaines de sa propre activité psychique. À ces moments, il sera aussi seul que son patient, plongeant au tréfonds de lui-même pour retrouver des expériences de détresse et d'angoisse qu'il

n'avait pu imputer à aucun adversaire extérieur, qui étaient auto-engendrées par sa propre psyché.

Ce qui ici aura servi de base à l'interprétation ne sera plus le contenu psychique, inaccessible, du patient mais les réactions de l'analyste à ce contenu. Les contenus pénibles auxquels l'analyste est alors confronté ne sont pas à concevoir comme des répliques exactes de ce qui se passe chez le patient mais comme des analogons qui ont des correspondances avec le vécu du patient. Il en va de même lorsqu'on envisage ces réactions sous l'angle des identifications projectives et qu'on affirme que le patient a introduit dans l'analyse les parties de lui et les objets internes dont il voulait se débarrasser à défaut de pouvoir les contenir. D'une part, la communication du patient n'a pu être, qu'une traduction partielle et imparfaite de ce qu'il éprouve, d'autre part, elle a été reçue par un appareil psychique différent et distinct du sien. Si bien qu'avec André Green (1974, 241), on dira que l'objet analytique ne se situe ni du côté du patient ni du côté de l'analyste mais dans la réunion de leurs deux communications. La connaissance de ce qui se passe chez l'analyste peut être considérée comme celle de ce qui se passe entre l'analyste et son patient, dans l'espace potentiel entre les deux. L'interprétation agira comme un miroir qui réfléchit au patient son expérience certes mais il ne faudra pas oublier que pour renvoyer à l'objet son image, il a fallu la présence d'un élément tiers, le miroir.

Ce lieu où s'interpénètrent et se mêlent les inconscients de l'analyste et du patient, De M'Uzan l'a appelé « la chimère » (1978). La névrose de transfert, rappelle-t-il, n'est pas seulement une répétition de la névrose infantile et de la névrose clinique mais une construction issue de la chimère. Si le contre-transfert au sens strict constitue un obstacle à l'émergence de l'inconscient de l'analysant, le contre-transfert au sens large représente sa meilleure voie d'accès. La psychanalyse contemporaine le désigne comme un organe de perception du transfert.

L'écoute de son contre-transfert suppose par ailleurs un mode particulier d'écoute du patient. Il s'agit de se laisser imprégner par une autre façon d'être et de penser, par d'autres états d'âme que les siens, ce qui implique une mise entre parenthèses, une suspension de ses préoccupations personnelles. Faire silence en soi pour accueillir l'autre. L'empathie transforme une partie de notre moi qui se met à éprouver ce que l'autre éprouve, à être absorbé par les pensées de l'autre, à se sentir impliqué dans sa situation. Une partie de notre moi est transformé par l'admission de l'autre en nous, par l'identification au patient. Une partie seulement puisque parallèlement une autre partie réagit à cette plongée dans l'autre, observe cette réaction et comprend ce qui se passe.

De M'Uzan (1989) insiste pour souligner que les diverses formes du mouvement identificatoire s'enchaînent et suivent un cours obligé, orienté par une exigence interne. La transformation subie par le Moi peut s'étendre et s'élargir lorsque l'identification devenant plus profonde, l'analyste est amené à vivre de légers états de dépersonnalisation où il fait l'expérience de pensées et d'images sans rapport compréhensible avec le discours du patient mais qui s'imposent à lui alors qu'il les ressent comme tout à fait étrangères. Si l'on suit l'hypothèse de

De M'Uzan, il s'agit de contenus inconscients du patient, inaccessibles pour le moment et qui ne trouvent une pleine figuration que grâce au travail d'un appareil psychique qu'il s'est annexé. À ces moments, l'analyste ne sait plus qui est qui. Son sentiment d'identité s'en trouve menacé. Il arrive bien souvent alors qu'il préfère accuser l'effet de n'importe quel conflit personnel plutôt que de faire une place à quelque chose d'indéfini, de non maîtrisé qui est en lui comme le radicalement étranger. Mais c'est sa capacité à supporter ce flou identitaire, ce brouillage des frontières entre l'intérieur et l'extérieur, entre soi et l'autre qui lui donnera accès à certains contenus inconscients inconnus jusque là.

On est parvenu à une situation paradoxale où, pour saisir l'autre dans ce qu'il a de plus extérieur à nous, dans sa radicale altérité, il a fallu recevoir ses contenus comme provenant d'un lieu qui ne pouvait lui être assigné franchement et qui était perçu comme de l'étranger *en soi-même*. Mouvement qui se distingue à la fois de la démarche prônée par les sciences expérimentales qui pose comme certaines les frontières entre le moi et le non-moi et de la violence interprétative de certains parents qui ne reconnaissent en leur enfant que ce qu'ils y ont déposé d'eux-mêmes, comme si les frontières entre le moi et le non-moi étaient inexistantes. Toutefois, on sait bien que l'identité n'est jamais fermement établie. L'être aimé n'est jamais totalement autre et le Moi est toujours en partie perdu dans ses identifications à ses objets d'amour. Le processus de subjectivation ne peut être qu'asymptotique, continuel rapatriement des parties de soi déposées dans l'autre.

De l'hallucination au jeu

C'est ici que la capacité de jeu chez l'analyste devient indispensable. Jouer, c'est faire comme si. L'enfant qui joue sait que ce n'est pas vrai, que ses personnages sont inventés par lui, mais cela n'a aucune importance. Il fait comme si c'était vrai : « On joue pour vrai », doit-il pouvoir convenir avec son partenaire. Le jeu pose comme extérieur ce qui vient du dedans, pose comme perception ce qui est représentation. C'est le jeu de la négation en fait. La projection sur le personnage est corrélative d'un refoulement et d'une négation. « Tu es le bébé qui pleure et je suis la maman qui t'apporte de la nourriture » est à traduire par « Ce n'est pas moi qui suis triste et qui désire que maman prenne soin de moi ». Pourrait-on penser que pour pouvoir donner à la vie intérieure fantasmatique tout son poids de réalité, il faut commencer par la poser comme extérieure, *réelle parce qu'extérieure*? Pour pouvoir trouver son désir, il faut pouvoir jouer avec, c'est-à-dire nier momentanément, par intermittence, que ça vient du dedans. Pour admettre que ce désir n'est pas tout-puissant et n'a pas créé une réalité qui lui soit conforme, il faut commencer par jouer à « Et si c'était vrai que le monde ressemblait à ce que j'aimerais qu'il soit... ». N'est-ce pas pour faire face au choc immense que représente la perte de son omnipotence que l'enfant recourt aux phénomènes transitionnels?

On oppose habituellement acte et représentation. Les *acting-out* substituent l'agir à la pensée. Mais il y a un registre de l'action qui est régulé du dedans, c'est celui du jeu. Le jeu suppose un « passage par l'acte » nécessaire à la mise en

représentation (Roussillon, 1993). Il y a des situations où l'analyste est appelé à devenir le partenaire de jeu du patient. Qu'est-ce à dire? Il est convié à endosser temporairement le rôle d'un enfant impuissant, désespéré, etc. Il devient véritablement l'autre. Il doit pouvoir « jouer pour vrai », c'est-à-dire accepter d'être habité par une pensée ou contrôlé par un affect en provenance de l'autre, incarner dans sa chair les contenus psychiques de l'autre. Quand, après s'être distancé et avoir départagé les territoires, il proposera une interprétation, le patient saura que l'analyste a réellement été secoué, agressif ou impuissant et qu'il l'a assumé. Donner une forme extérieure perceptible à des représentations forcloses ou déniées ne reproduit-il pas le phénomène à l'œuvre dans l'hallucination où « ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors » (Freud, 1911; 1967, 255)? Mais cette fois la perception ne sera plus considérée comme créée de toutes pièces. Celui qui sera le support de la projection reconnaîtra être conforme à l'image qu'on s'était forgée de lui, tout en proposant en même temps d'y voir l'écho de ce qui se passe chez son partenaire. Celui-ci sera plus enclin à admettre que des choses analogues se passent en lui s'il peut mettre en doute ce que l'on nomme de son désir, s'il peut affirmer que c'est dans l'analyste qu'il s'y trouve. Il n'y aura eu ni agir de la part de l'analyste, ni mise en scène de la part du patient mais mise en acte par les deux partenaires en présence.

Le contre-transfert, de façon manifeste, aura ici précédé le transfert. C'est par la réponse de l'analyste que le sujet va découvrir ce qu'il ignorait demander et c'est l'objet qui lui est offert qui deviendra pour lui le support d'un premier processus identificatoire. Ce qui se passe dans ces situations reproduit quelque chose de semblable à ce qu'Aulagnier a décrit du rôle de la parole de la mère dans la structuration de la psyché de l'enfant. De la même manière que le sein est offert alors que la bouche ne sait pas encore que c'est de lui qu'elle est en attente, la parole maternelle qui accompagne, prédit, berce l'ensemble des manifestations de l'enfant, donne à ces dernières un sens qui anticipe de loin sur la capacité de l'enfant d'en reconnaître la signification. Parce qu'elle le précède dans ce qu'il peut connaître de son éprouvé et parce qu'elle interprète celui-ci à partir de ses projections (cet enfant mord dans la vie, aime sa maman, est un sale petit cochon...), elle exerce une violence. Mais cette violence est nécessaire car son anticipation est aussi un don qui transforme en signification d'amour, de désir, d'agression, de refus, un éprouvé qui autrement demeurerait inconnaissable pour lui, qui resterait un événement subi et incompréhensible parce qu'indicible. L'effet après-coup de la nomination des affects est de donner naissance et sens au *Je*, c'est-à-dire à un sujet qui se définit par la relation qu'il établit avec les objets qu'il investit. Une condition pour que cette violence nécessaire ne devienne pas un excès de violence et ait un rôle structurant pour la psyché, c'est que le « porte-parole » permette au sujet de refuser le sens qu'on lui offre et de lui en substituer un autre. Seule la reconnaissance de son droit au secret l'autorisera à se saisir comme désir, action, existant autonome et lui procurera du plaisir. Autrement, on sera en présence d'une interdiction de penser, d'une induction à ne penser que ce qui a été pensé par l'autre.

Le jeu et la renonciation à la maîtrise

Accepter de vivre des sentiments pénibles et mal définis dont on ne sait s'ils manifestent un conflit personnel ou s'ils sont une réaction « objective » au patient, c'est tolérer de ne pas savoir. Le jeu est renonciation à la maîtrise. Pas facile lorsqu'on sait que l'analyste se propose de nommer, d'amener à la conscience les obscurs objets du désir inconscient. Et que l'on connaît le désir voyeuriste et le désir de maîtrise à l'origine du désir de savoir. « La pulsion de savoir correspond, d'une part, à un mode sublimé de l'emprise, d'autre part, elle travaille avec l'énergie du désir de voir. » (Freud, 1905; 1962, 90) Le savoir nourrit les liens les plus intimes avec le désir. C'est pour posséder l'objet de son désir qui se dérobe à lui que l'enfant se résout à explorer le monde extérieur, à chercher à connaître la réalité telle qu'elle est et non telle qu'il la créait dans son fantasme. Puisque ce qu'il offre à sa mère ne paraît pas satisfaire celle-ci – car il sent bien qu'il ne l'a pas toute à lui – il doit chercher à connaître ce qu'elle désire et qu'il ne lui apporte pas. Aulagnier s'est attachée à montrer que la maîtrise de l'objet passe nécessairement par l'identification de la cause du désir de cet objet. « Ce dont le sujet est désirant, c'est d'un désir et non pas d'un objet. » (Aulagnier 1991, 149) Il voudrait être en mesure de susciter ce désir, d'en devenir la cause par excellence. À cette fin, « le savoir vient prendre la place de l'objet du désir ». Il se produit une « permutation qui substitue à l'objet du désir un savoir sur l'objet » (Aulagnier, 1991, 146), qui met en son lieu et place la question de la cause et dont la visée ultime demeure une maîtrise sur le désir de l'autre comme du sien propre.

Mais l'entreprise est hasardeuse. Quand il parviendra à identifier cette cause, le père, il apprendra simultanément que la mère ne lui appartiendra jamais puisqu'elle est désirante et désirée du père. Il se heurtera à l'interdit de jamais posséder la mère. Il constatera ne pas avoir ce qu'il faut pour susciter le désir et procurer le plaisir à celle qu'il convoitait. Il se découvrira castré. « Le savoir sur le désir aura à se formuler comme un savoir sur la castration. » (Aulagnier, 1991, 147)

Devenu adulte, il pourra croire, au moment de la jouissance, être parvenu au bout de sa quête, avoir enfin trouvé dans le plaisir partagé la preuve que son désir et celui de sa partenaire ont trouvé un point de convergence. Mais juste avant et juste après, il ne pourra pas. On lui dit qu'on l'aime. Mais est-il l'effet ou la cause de cet amour? Qu'aime-t-on en lui? Quel objet fantasmatique cherche-t-on à retrouver en lui? Est-il possible de connaître la cause véritable du désir, le sien aussi bien que celui de l'autre, puisque les objets que nous choisissons consciemment ne traduisent que partiellement l'insaisissable et le non significatif du désir inconscient. « Le désir de l'Autre se dérobe à la nomination dernière de son objet. » (Aulagnier, 1991, 155)

Cette épreuve, le sujet tente de la vaincre par l'acquisition d'un plus grand savoir. Le savoir est ce qui lui permet d'accepter l'inacceptable de la castration. Dans ce champ, il est certain de ne pas rencontrer de limites. Quels que soient le domaine de sa recherche et l'étendue de ses connaissances, il restera toujours quelque chose à découvrir. Il sera toujours déporté plus loin dans sa quête de savoir. Il sera conduit à transgresser sans cesse les limites d'un ultime savoir tandis

que parallèlement il devra assumer le fait que son savoir ne le rendra jamais un Maître-à pouvoir du plaisir. Ce qui fait dire à Aulagnier que la quête de savoir est assumption et transgression de la castration.

Revenons au couple formé par l'analyste et son analysant. Quel est chez l'analyste ce désir pour l'objet dont l'inhibition quant au but a conduit au désir d'analyser? C'est celui-là même qui apparaît lorsque l'action analytique est mise en échec, lorsque la nomination par l'analyste du désir inconscient de l'analysant n'apporte à ce dernier aucun apaisement de ses tensions internes ou pire les aggrave jusqu'à provoquer une réaction thérapeutique négative. Celui qui sentait le besoin d'affirmer que la visée thérapeutique était absente de son projet analytique se découvre habité par une tentation de guérir à tout prix pour colmater la haine envers cet analysant qui se dérobe et le renvoie à son impuissance. Le désir inconscient surgit qui a conservé intactes ses visées initiales.

De quel objet fantasmatique de l'analyste l'analysant s'est-il fait le support? À travers lui, qui l'analyste cherche-t-il à guérir si ce n'est lui-même et ses objets internes? Le patient guéri, c'est lui-même, enfant merveilleux offert au désir de la mère qu'il peut enfin combler; c'est aussi cette mère qui s'était scandaleusement dévoilée manquante de l'objet privilégié du plaisir et qui retrouve toute la plénitude dont son désir narcissique l'avait parée. Car il peut se dire que c'est lui, l'analyste, qui a permis à l'autre de devenir le sujet de son désir, qui indirectement lui a donné les clés pour accéder à la réalisation de son désir. Je postulerais que l'analysant confirme, par le plaisir qu'il éprouve, la toute-puissance du savoir de l'analyste sur le désir. Renoncer à guérir, c'est assumer que le savoir sur le désir de l'autre n'a pas rendu un Maître-à-pouvoir de son plaisir. Ce qui n'empêchera pas que persiste la croyance qu'un en-plus de savoir aurait permis d'y accéder...



Sa vie durant, le sujet se tiendra partagé entre investissement et désinvestissement, affirmation et négation, désir de savoir et besoin de s'aveugler. Comment pourrait-il en être autrement? Pour s'aimer lui-même et survivre, il lui a fallu oublier qu'il était porteur des germes de sa disparition; pour naître à la vie psychique, il lui a fallu nier la source où plongeaient les racines de ses pensées. Aussi est-ce la compréhension du caractère structural de la négation dans le fonctionnement psychique qui amènera l'analyste à accepter de jouer le rôle qu'inconsciemment certains patients lui assignent dans des scénarios dont il devient le co-signataire à son corps défendant. La souffrance qui est le prix à payer pour vivre - car nous sommes condamnés à investir et à penser, comme l'a si bien dit Aulagnier (1982, 302) - est si peu tolérable parfois que certains auront besoin, comme au jour de leur entrée sur la scène du monde, de quelqu'un qui les accueille en lui jusqu'à en perdre de vue ses propres frontières, qui accepte de jouer à « et si c'était vrai que toi, l'étranger, étais moi ». Ils pressentiront peut-être que dans l'aventure, leur partenaire aura accédé en même temps qu'eux à la connaissance de sa vérité.

louise quintal
582, avenue davaar
outremont x)
qc h2v 3a8

Références

- Aulagnier, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Collection Le fil rouge, PUF, Paris.
- Aulagnier, P., 1982, Condamné à investir, in *Nouvelle revue de psychanalyse*, no XXV, 309-330.
- Aulagnier, P., 1991, Du langage pictural au langage de l'interprète in *Un interprète en quête de sens*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 329-358.
- Aulagnier, P., 1991, La filiation persécutive, in *Un interprète en quête de sens*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 317-328.
- Aulagnier, P., 1991, Le « désir de savoir » dans ses rapports à la transgression, in *Un interprète en quête de sens*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 145-160.
- De M'Uzan, M., 1978, La bouche de l'inconscient, *Nouvelle revue de psychanalyse*, no XVII, Paris, Gallimard, 89-97.
- De M'Uzan, M., 1989, Pendant la séance, *Nouvelle revue de psychanalyse*, no XL, Paris, Gallimard, 147-163.
- Donnet, J.L. et Green, A., 1973, *L'enfant de ça*, Minuit, Paris.
- Freud, S., 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1962.
- Freud, S., 1911, Le Président Schreber, in *Cinq Psychanalyses*, PUF, Paris, 1967, 263-324.
- Freud, S., 1895, Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1979,
- Green, A., 1974, L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique, *Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Gallimard, no X, 225-258.
- Green, A., 1982, La double limite, *Nouvelle revue de psychanalyse*, no XXV, Paris, Gallimard, 279-280.
- Rousillon, P., 1993, *Les jeux du cadre*, Présentation à la Société Psychanalytique de Montréal le 4 mars.

Notes

1. Version remaniée d'une communication présentée à la Société psychanalytique de Montréal (SPM) lors du colloque portant sur la naissance de la pensée, le 19 avril 1997.